

Erreurs, mensonges, approximations et autres vérités

Rémy Droz

www.contrepointphilosophique.ch

Rubrique Philosophie

Novembre 2003

In dubio veritas.

Avant d'entrer dans l'incertain, précisons : j'ai le sentiment et même la conviction, puisque je sais ce que je vais et veux dire, qu'il y aura quelques rosseries dans ce qui suit.¹ Rosseries qu'on pourrait entendre comme anti-psychologie et anti-psychologues. Qu'il soit alors tout de suite clair que je suis moi-même psychologue, que je le suis avec enthousiasme et sans ambivalence, depuis que j'ai renoncé à un autre champ de travail qui m'aurait fasciné tout autant en raison d'une complexité semblable, d'une garantie identique d'insécurité et d'inconfort intellectuels, la météorologie.² Cette excursion, résolument sur le ton critique, reflète donc bien plutôt quelques-unes de mes arrière-pensées que ma pensée.

Le sujet inconnu de la psychologie a dit un jour : « tous les psychologues sont des menteurs »³ et je ne suis pas loin de partager son avis. Seulement, étant psychologue, je suis évidemment un peu mal parti pour me faire croire. Et tout autant, pour que l'on ne me croie pas, puisque je m'abstiens de me taire. D'où, inévitablement, l'ambiguïté que je viens d'évoquer. C'est donc en m'insérant dans un espace ténu que je vais tenter de m'exprimer en hésitant entre le désir de dire et la crainte d'être entendu.

Je procéderai de la manière suivante : dans un premier temps, je vais tenter de développer l'idée que la recherche de vérités, mieux : de la vérité, correspond à un besoin profond des êtres humains. Tellement profond, en fait, que beaucoup paraissent préférer les vérités fictives – erreurs, approximations, conventions arbitraires, objectivités trompeuses – à la prise de conscience conduisant vers la certitude subjective de l'incertitude, de l'ignorance, du manque. Ensuite, j'essaierai d'argumenter cette thèse en m'appuyant sur des exemples que je tire du champ de connaissance que je maîtrise le moins mal : la psychologie et le comportement des psychologues. Pour voir, enfin, si ma thèse reste plausible. Il s'agit, en quelque sorte, de regarder la vérité en psychologie comme prétexte, pour mieux comprendre la psychologie de la vérité.

¹ Deux complices, Sam Berthoud et Jean Paschoud, collaborateurs et amis, doivent être remerciés pour leur aide à trouver des idées et leur virtuosité à démolir mes âneries : je le fais de tout coeur. La lecture du livre de Lewis Wolfgang Brandt, *Psychologists caught ; a psycho-logic of psychology*, Toronto, University of Toronto Press, 1982, dont l'auteur est devenu ami, m'a enrichi bien avant que je ne pense écrire ces lignes ; nos récentes discussions sur la phénoménologie de la conviction sont proches du thème évoqué ici.

² Je ne savais pas à cette époque que John St Mill avait, bien avant moi, fait ce rapprochement dans *System of logic, ratiocinative and inductive*, 1843.

³ Rapporté dans M.T. Orne, « On the social psychology of the psychological experiment : with particular reference to demand characteristics and their implications », dans *American Psychologist*, 1962, 17, 776-783. Comme Orne est à son tour psychologue, on voit où l'analyse logique de la valeur de vérité de ma citation nous mènera.

L'angoisse de l'univers-caoutchouc

Le petit de l'homme paraît consacrer une énergie incroyable à se construire un univers dans lequel se repérer. C'est-à-dire un monde où les changements perpétuels se détachent sur un fond de certitudes, de constances, de permanences et d'invariances. Piaget et son Ecole l'ont bien illustré en décrivant comment se développent chez l'enfant les constances perceptives, l'idée de permanence des objets au-delà de leur perception immédiate, l'identité avec eux-mêmes des objets qui changent, l'idée d'invariance des quantités physiques et géométriques lorsque l'apparence perceptive des objets se modifie, la régularité des opérations de la logique.⁴ Bref, tout se passe comme si l'enfant se construisait des points d'ancrage certains et sûrs pour conjurer le doute, l'angoisse de l'inconnu.

Cela se comprend : un univers, où rien n'est prévisible, où tout change continuellement, c'est un univers où l'intelligence n'a pas de prise sur le réel, où l'on est continuellement dans l'attente de l'inattendu.

D'ailleurs il en va, sans doute, de même sur le plan des sentiments et de l'affect. Allez un peu vous retrouver dans un univers, où vous faites une déclaration d'amour éternel à quelqu'un pour vous demander, trois instants plus tard, si vous avez déjà rencontré la personne qui se trouve dans vos bras ! Une partie non négligeable de l'humanité passe un temps considérable à s'assurer qu'une partie complémentaire de l'humanité lui est toujours affectivement attachée et affectueusement dévouée. Et réciproquement. S'il y avait des assurances à prendre sur l'amour éternel, il n'est pas évident que les compagnies feraient forcément faillite (à condition, naturellement, que les contrats puissent être dénoncés unilatéralement par le preneur d'assurance en cas de réorientation de ses intérêts).

Mais, ce qui est vrai pour les enfants et pour l'amour – domaines dont la connaissance scientifique est, somme toute, assez étrangère – est-ce vrai pour la connaissance scientifique, champ royal des ébats de l'objectivité, de la libération de l'aliénation au subjectif ? Karl Jaspers en était convaincu⁵. A moitié, tout au moins. Il montre, en effet, que si Galilée, sûr et certain de son affaire, avait pu avoir l'immense toupet d'abjurer ce qu'il savait être vrai, les choses étaient plus délicates pour Giordano Bruno. Celui-ci, tout aussi convaincu que l'autre, mais moins certain de la vérité éternelle (et objective) de sa conviction au-delà de sa personne, s'était trouvé dans la délicate position de devoir la maintenir envers et contre tout pour en assurer la véracité éternelle. Ce qui lui donna le douteux privilège de finir en martyr.

Morale immorale : lorsque le doute peut subsister, d'aucuns acceptent de mourir pour le supprimer et pour posséder à tout jamais la vérité – ou leurs semblables.

La situation, telle qu'elle paraît se décanter est donc assez paradoxale. Sûr et certain d'un fait, on peut se sentir en droit d'en douter, de le contester ; mais, convaincu sans certitude, le don de soi – que dis-je, l'abandon de soi – peut raisonnablement servir de monnaie d'échange.

En somme, tout paraît se passer comme s'il existait dans l'homme une sorte de monstrueux besoin de vérité et de certitude. Monstrueux, parce que ce besoin paraît être tellement fort, que l'homme est contraint d'accepter pour vraies des fictions, qu'il est prêt à payer de sa

⁴ Pour un exposé d'ensemble, voir : J. Piaget, *Introduction à l'épistémologie génétique*, Volume II, Paris, PUF, 1950, chapitre V : « Conservation et atomisme », pp. 113-164.

⁵ K. Jaspers, *Der philosophische Glaube*, München, Piper Verlag, 1948. « Il ne serait pas conforme de vouloir mourir pour une vérité qui est démontrable ». L'une des hérésies de Giordano Bruno consistait à supposer que l'éten-due de l'univers est infinie ; l'ironie de l'histoire veut qu'à peine un siècle plus tard, Newton se servait d'arguments théologiques pour mieux faire passer sa conception de l'espace cosmique (l'espace est infini, isotrope et homogène parce que Dieu est infini, Dieu est partout, Dieu est Un).

personne pour accéder au vrai (ou ce qui en tient lieu), qu'il préfère un *sien* à deux tu le *sauras*. En un sens, nous comprenons ce besoin dans sa finalité : il conduit vers la conception d'un univers environnant connaissable, digne de confiance et maîtrisable. Mais inversement, la chose est dure à accepter, puisqu'elle conduit, ou du moins peut conduire, à défendre comme vérité acquise le doute, l'hypothèse, le plausible. Et comme nous le verrons, ce besoin conduit même certains chercheurs à légitimer le mensonge comme seul moyen pour parvenir à la vérité.

A malin, et demi

Physicien ou psychologue, le chercheur n'opère jamais en terrain neutre, indifférent ou inerte. On connaît depuis plus de cinquante ans l'effet Hawthorne en psychologie, la relation d'incertitude en physique.⁶ Dans un cas comme dans l'autre, ce qui paraît se passer, peut être décrit ainsi : lorsque le chercheur observe ou agit expérimentalement sur l'objet de son intérêt, cet objet n'est pas indifférent à l'intérêt qui lui est porté et modifie son « comportement » naturel en fonction des démarches du chercheur. En physique, le phénomène tient au fait que l'introduction du chercheur et de ses instruments de mesure dans un système physique donné modifie le ménage énergétique du système envisagé et, par conséquent, le « comportement » des éléments constitutifs du système. Grossièrement dit, le chercheur a donc le choix entre l'abandon de toute velléité de saisir son réel tel qu'il est et la saisie de quelque chose dont il sait avec pertinence que ce n'est pas le réel spontané et sans déformation, quel qu'en soit l'intérêt intrinsèque. En psychologie, l'effet Hawthorne tient au fait que la conscience qu'un sujet peut avoir d'une expérience psychologique est susceptible de modifier son comportement naturel et spontané. Le sujet peut avoir des réactions de prestance, il peut vouloir plaire ou ennuyer, il peut vouloir faire bonne impression ou le contraire, et ainsi de suite.

Depuis Hawthorne, on a pu mettre en évidence de nombreux autres mécanismes qui paraissent confirmer l'idée qu'en psychologie, les interactions entre le chercheur (et ses idées) et son sujet (et ses idées !) ne sont jamais innocentes. On a tenté de développer et de mettre en place des moyens indirects et discrets de mesure psychologique : à peu de chose près, avec le même succès qu'en physique (où il y a une impossibilité de principe), le problème moral en plus.

Mais en psychologie, les difficultés ne font que commencer. Car l'objet du discours de la psychologie – le sujet du psychologue – est malheureusement capable de prendre connaissance du discours le concernant ou concernant ceux de son espèce. Et alors, il est naturellement en position de maître pour modifier le cours des choses, car il peut adapter son comportement au discours, ou choisir d'invalider le discours par un comportement bien choisi (ce qui constitue naturellement la confirmation suprême de la théorie pour certains farceurs psychologues). On voit alors immédiatement la différence fondamentale qui existe entre les discours des sciences exactes ou sciences naturelles et certains discours des sciences sociales et humaines. Dans un cas, l'objet du discours – sensible dans une certaine mesure à l'observation scientifique – se fiche vraisemblablement du discours scientifique qui le concerne. Dans l'autre cas, l'objet du discours – déjà sensible à l'intervention du chercheur et

⁶ L'effet Hawthorne tient son nom du fait qu'il a été postulé à la suite d'une recherche en psychologie de l'aménagement des places de repos dans une fabrique de la Western Electric Company en 1924 et située à Hawthorne, Ill. Pour un exposé concis des trappes à chercheurs psychologues, voir T.X. Barber, « Pitfalls in research : nine investigator and experimenter effects », dans R.M.W. Travers, (Ed.) *Second handbook of research on teaching*, Chicago, Rand McNally, 1973, pp. 382-404.

non seulement soumis à cette intervention, mais capable d'y réagir activement en développant toutes sortes de stratégies comportementales – est une deuxième fois sensible, mais cette fois au discours lui-même, et doué d'une certaine liberté d'en prendre connaissance et de s'y soumettre ou non.

Le discours théorisant du psychologue n'est ni vrai en soi, ni faux en soi. Il est vrai en fonction du comportement de l'objet de son discours (donc du sujet) qui, lui, est susceptible d'en prendre connaissance ! A la limite donc, la vérité des discours de la psychologie dépend de l'humeur ou de la mauvaise foi du premier venu. Et, en présence de deux discours psychologiques contradictoires ou même incompatibles, le sujet pourra choisir de confirmer ou d'infirmer l'un ou l'autre ou les deux de ces discours. Cette dernière solution étant manifestement perverse, mais efficace pour semer la discorde. Ou peut-être inconsciemment induite sous la pression de l'autorité de tous ces beaux psychologues à qui on aimerait plaire.

Le statut de vérité des discours psychologiques est donc assez problématique. S'ils sont confirmés, il est difficile de savoir si c'est en raison de leur véracité ou en raison de la coopérativité des sujets concernés. S'ils sont infirmés, on ne saura pas davantage si c'est en raison de la mauvaise foi de certains sujets, ou en raison d'erreurs intrinsèques.

On pourrait naturellement objecter qu'une partie des sujets concernés par les discours de la psychologie – les animaux, les enfants ou les fous – ne sont ni capables ni désireux de connaître tout cela. C'est exact. Mais alors intervient un redoutable deuxième problème. Non seulement on sait que les hypothèses de travail et les instruments d'observation du chercheur ont une influence sur les comportements observables qui tendent à prendre des formes favorables aux espoirs du chercheur (en cela les problèmes de la psychologie sont proches du problème de la complémentarité en physique), mais de plus, on sait que le chercheur est très fortement influencé par les valeurs subjectives qu'il attribue à une théorie plutôt qu'à une autre.⁷ Il se trouve donc doublement coincé : tout d'abord, en raison de l'influence virtuelle des discours psychologiques sur le comportement de ses sujets, et ensuite en raison de sa propre susceptibilité à être influencé en-deçà et au-delà du contrôlable, par les théories psychologiques environnantes, qu'elles soient les siennes ou non, qu'il y croie ou non (la conduite réactionnelle n'ayant rien de mystérieux en elle-même).

Unité et pertinence en psychologie

L'une des difficultés, lorsqu'on veut voir ce qu'est la psychologie de manière globale et synthétique, est qu'on se perd immédiatement dans un fouillis apparemment inextricable. Ce ne sont pas les thèmes abordés qui sont hautement différenciés : là, on pourrait encore s'attendre à une sorte d'unité dans la diversité. Le problème, c'est qu'il y a tout à la fois :

⁷ R. Rosenthal, *Experimenter effects in behavioral research*, New York, Appleton-Century-Crofts, 1966. R. Rosenthal & R.L. Rosnow (Eds.), *Artifact in behavioral research*, New York, Academic Press, 1969. Rosenthal postule, en gros, que les hypothèses du chercheur tendent à influencer d'une manière ou d'une autre le comportement du chercheur et à moduler, par conséquence, la nature des résultats qu'il peut obtenir. Cette modulation se ferait toujours en un sens favorable à l'hypothèse. Comme Rosenthal s'appuie sur des recherches expérimentales conduites par lui-même pour défendre sa thèse, on peut naturellement le soupçonner d'être la première victime de son « effet Rosenthal », ce qui conduit à un paradoxe amusant : soit les faits de Rosenthal sont vrais, mais alors ils constituent une falsification de l'effet Rosenthal ; soit ils sont faux, et ne peuvent donc pas servir à confirmer l'existence de l'effet !

diversité, voire divergence, des problèmes, des méthodes, des faits mis en évidence, des tentatives de théorisation et des applications qui en découlent parfois.⁸

En consultant quelques manuels, on réalise rapidement qu'il n'y a pas que des nuances stylistiques qui permettent de les distinguer. Les différences sont beaucoup plus fondamentales puisqu'elles concernent, en fait, le choix des éléments considérés comme pertinents et qu'il n'y a pas, de toute évidence, de consensus établi dans ce domaine de la connaissance. On trouvera, naturellement, des biais communs : les tenants de la psychologie dite scientifique ont plus en commun entre eux, qu'avec le clinicien ou le psychothérapeute. Pour se convaincre de l'idée que les terrains d'entente sont rares, il suffirait d'ailleurs de consulter successivement un programme de cours universitaires en psychologie, une revue populaire de psychologie, et les ouvrages de référence de quelques psychothérapeutes s'identifiant à des courants différents. Il faut un sens de la synthèse procrustéenne assez robuste (ou alors une capacité de compromis frisant la recherche de la compromission) pour réussir à présenter sous un dénominateur commun les éléments de psychanalyse, de psychologie expérimentale, de psychométrie, d'analyse psychosociologique, de psychothérapie, et ainsi de suite.

Cette disparité du champ se révèle de plusieurs manières. En Suisse (pour moins de 4.000 psychologues des formations, universitaires ou non, les plus variées), on compte plus de vingt associations de psychologues qui coexistent plus ou moins pacifiquement (historiquement parlant, l'accent doit être mis sur le moins), mais qui n'ont jamais réussi à se réunir autour d'une table pour défendre des intérêts communs.⁹ Aux Etats-Unis, une enquête récente sur les progrès marquants de la psychologie durant les quinze dernières années ne fait apparaître aucune convergence entre les opinions des sommités consultées, ce qui conduit un commentateur du *New York Times* à résumer la situation un peu sèchement : « Si c'est cela le consensus, la psychologie ne peut pas avoir grand-chose d'une science »¹⁰. Dans n'importe quel domaine scientifique il peut y avoir une certaine discussion pour savoir où se trouvent les lignes de force dominantes, mais de là à ne trouver aucun dénominateur commun, à défendre des avis diamétralement opposés, il y a un pas d'une importance certaine. En Allemagne, dans un article mi-figue, mi-raisin, Vukovich¹¹ souligne que « beaucoup de ce qu'on pourrait dire, n'est pas dit ; beaucoup de ce qui est dit, est inexact, et ce bien que la consistance de la théorie l'exigerait, bien que l'auteur le désirerait, et bien que le lecteur l'apprécierait... Le peu qui est exact, le plus souvent n'est ni nouveau, ni intéressant », et on retrouve ce passage comme

⁸ « La confusion et le vide de la psychologie ne peuvent s'expliquer en disant qu'elle est une 'jeune science' ; son état n'est pas comparable à celui de la physique, par exemple, à ses débuts... car il existe en psychologie des méthodes expérimentales et une confusion des concepts ... L'existence de la méthode expérimentale nous fait croire que nous avons les moyens de nous débarrasser des problèmes qui nous préoccupent ; bien que problème et méthode se ratent en se croisant de biais ». (L. Wittgenstein, *Philosophische Untersuchungen*, New York, Macmillan, 1953, p. 232).

⁹ *Bulletin Suisse des psychologues*, 1980, 1, 3, pp. 91-95. Cette liste contient 22 associations nationales et 16 associations régionales, mais elle est « nécessairement incomplète », comme dit son auteur et collectionneur de coordonnées, Alfred Lang.

¹⁰ Nicholas Wade, « Smart apes, or dumb ? », *New York Times*, 30 avril 1982. L'enquête se trouve dans *Psychology Today* (mai 1982).

¹¹ A.E.A. Vukovich, « Dölles linguistische Durchbrüche », dans Th. Herrmann, (ed.) *Dichotomie und Duplizität – Ernst August Dölle zum Gedächtnis*, Bern, Huber, 1974, pp. 165-183. Afin d'être équitable, je dois avouer que Vukovich attribue ces remarques désabusées à Ernst August Dölle qui, bien que fêté dans cet ouvrage fondamental, n'a jamais existé, sinon dans l'imagination de quelques psychologues. Selon Dölle, la psychologie doit son succès social au fait qu'elle est (et doit être !) « plausible en son contenu et obscure dans ses énoncés » (Vukovich, *op. cit.*)

exergue à un très sérieux manuel d'introduction à la psychologie scientifique paru en 1983¹². En France, un ouvrage¹³ paru en 1982, réunit de nombreux avis sur l'avenir probable de la psychologie. Là encore, on constate une absence presque totale de visions communes. L'impression dominante qui se dégage à la lecture, c'est que chacun espère et prévoit des développements dans les domaines particuliers qui lui tiennent à coeur de par sa spécialisation, mais sans que l'espoir et le désir d'une unification ne soient exprimés de façon pressante.

Maladies d'enfance, pourrait-on dire et poser ce diagnostic pour se tranquilliser. Mais la question n'est pas là. Comment constituer un système de valeurs et la (ou les) vérité(s) dans un amalgame de contradictions et d'incompatibilités, voilà la question. Et on connaît, d'ailleurs, la réponse : c'est en constituant des Ecoles et des groupes homogènes, dont l'acceptation intérieure des membres est aussi élevée que la défense vers l'extérieur, qu'on réussit à retrouver sa vérité. Resterait à savoir, s'il s'agit de constitution de sectes ou si, au contraire, il s'agit de visions du monde complémentaires, mais divergentes à l'image des Ecoles de pensée de la philosophie antique.

L'essence de la science réside peut-être dans ses méthodes et non dans les substances produites. Mais lorsqu'il s'agit de discuter la pertinence d'une science, la plausibilité existentielle de ses discours, ses valeurs de vérité, une telle limitation ne saurait satisfaire. La difficulté spécifique de la psychologie ne réside-t-elle pas en ce qu'elle se trouve à la fois coincée et partagée entre les sciences morales et les sciences exactes, entre le comprendre et l'expliquer, les faits et leurs significations ou leurs sens ¹⁴?

Traductions et trahisons

Il est notoire que la traduction pose des problèmes ; mais on peut nuancer : la traduction d'une langue à l'autre est une chose, la traduction à l'intérieur d'une langue commune, d'un jargon (scientifique, par exemple) à l'autre ou de la langue et des concepts scientifiques à la langue de tous les jours, en est une autre.

En psychologie – comme ailleurs, sans doute – les problèmes se superposent. On a, d'une part, celui de l'accessibilité d'ouvrages qui ne sont pas français, qui ne sont pas traduits et qui, par conséquent, sont souvent en quelque sorte inexistantes pour la culture de la niche écologique environnante. Si l'on fait, en France, abstraction des ouvrages anglo-saxons, les références aux travaux qui ne sont pas en français restent minimales (toutes choses égales, il en va un peu de même dans d'autres cultures). Il y a donc ignorance, mais peut-être aussi occultation de contributions qui auraient pu se révéler essentielles.¹⁵

Les ouvrages traduits, beaucoup trop rares en français, souffrent fréquemment d'erreurs et d'inexactitudes. Un texte essentiel de Freud¹⁶, par exemple, a été successivement traduit en

¹² W. Schönplflug, & U. Schönplflug, *Psychologie*, München, Urban & Schwarzenberg, 1983.

¹³ Dirigé par Paul Fraise : *Psychologie de demain*. Paris, PUF, 1982.

¹⁴ On reconnaît l'opposition classique entre « Naturwissenschaften » et « Geisteswissenschaften », proposée par Wilhelm Dilthey en 1894 (*Ideen über eine beschreibende und zergliedernde Psychologie*. Dans : *Gesammelte Schriften*, Vol. 5, Leipzig : Teubner, 1924).

¹⁵ On trouve une excellente analyse du problème de la traduction en psychologie chez Lewis Wolfgang Brandt, *op. cit.*, pp. 33-47.

¹⁶ Il s'agit de « Das Ich und das Es » (Le Moi et le Soi, ou le Moi et le Ça), paru en 1923, dont les trois traductions ont toutes parues chez Payot, Paris.

français une première fois, puis révisé par un spécialiste pour sa deuxième édition, pour bénéficier d'une troisième traduction (presque satisfaisante) quelque soixante ans après la parution de l'original. Et il va sans dire que, quels que soient la compétence, le dévouement et la bonne volonté des traducteurs (mal payés !), les mots et les idées d'une langue n'ont pas toujours leurs équivalents dénotatifs et connotatifs, et surtout le même ancrage culturel dans l'autre langue¹⁷ : *Behaviour en anglais, behavior en américain et comportement en français* ne se réfèrent absolument pas au même contenu.

A l'intérieur de la langue, ce ne sont pas seulement les communications entre spécialistes de la même branche ou de branches différentes qui sont difficiles. On connaît les malentendus que causent pour les essentialistes les usages métaphoriques de concepts empruntés et le langage anthropocentrique. Plus graves encore sont les communications entre le spécialiste – ici le psychologue – et son public : en psychologie, souvent le client du psychologue, qui demeurent excessivement délicates. D'une part, l'énoncé du psychologue se fait généralement à l'intérieur de conventions implicites que le client ne connaît pas ou ne comprend pas, faute d'une formation appropriée¹⁸, et de plus, l'énoncé du psychologue s'insère bien souvent dans une relation hiérarchique de savoir et de pouvoir, réel ou imaginé, peu favorable au client. L'énoncé n'a pas alors le statut de vérité scientifique, mais le statut de révélation ou de consigne impérative cautionné par l'autorité. D'autre part, le client possède toujours, à sa manière, une sorte de psychologie du quotidien et du terre-à-terre qui lui permet de « comprendre » son prochain¹⁹, mais qui peut l'empêcher de « comprendre » le spécialiste, puisque leurs cadres de référence impliqués ne sont pas congruents. La vérité énoncée, quel qu'en soit le statut, se trouve donc toujours nuancée puisqu'elle s'adresse à un interlocuteur qui doit nécessairement l'interpréter.

Finalement, il s'agit du problème du dit et du non dit et je vais l'illustrer par un souvenir personnel. Discutant, le torse au soleil, le verre à la main, la tête en paix, du problème du mensonge en psychologie²⁰ avec un collègue et ami, celui-ci m'a subitement demandé si je pensais pouvoir accepter de passer un Rorschach avec lui. Question difficile : accepter, c'était m'exposer au risque de devoir supporter les conséquences de mon courage, quelles que soient les valeurs de vérité que je pouvais accorder aux résultats escomptés. J'aurais pu accepter avec l'idée de tricher ou de me dissimuler, mais on ne triche pas avec un ami et je ne connais pas assez bien les subtilités de ce test pour être certain de ne pas révéler ma dissimulation. Refuser, c'était naturellement m'exposer au défi ou, au moins, à une demande d'explication. Finalement, j'ai refusé et j'ai dû m'expliquer. Ce qui m'a paru alors constituer l'obstacle majeur, ce n'était pas tellement de prendre le risque d'entendre des choses déplaisantes sur ma personnalité, c'était de devoir prendre le risque de croire mon ami sur parole quand il m'affirmerait qu'il me dirait rien que la vérité et toute la vérité : quelles étaient les garanties

¹⁷ Voir, par exemple, l'excellente analyse de Georges Mounin (*Les problèmes théoriques de la traduction*. Paris, Gallimard, 1963) ou encore H.J. Storig, (ed.), *Das Problem des Uebersetzens*, Darmstadt, Wiss. Buchges., 1963 et W. Wilss, (ed.), *Uebersetzungswissenschaft*, Darmstadt, Wiss. Buchges., 1981.

¹⁸ Comprendre ce qu'est un quotient intellectuel, par exemple, qui s'exprime généralement par un simple nombre, suppose au fond une connaissance de la théorie des tests, de la théorie de la mesure, de l'insertion socio-culturelle des instruments psychométriques, etc... Voir mon article dans *Penser et classer, Le Genre humain*, 2, 1982.

¹⁹ U. Laucken, *Naive Verhaltenstheorie*, Stuttgart, Klett, 1973.

²⁰ On trouvera quelques traces de cette discussion dans le paragraphe qui suit. Que Maurice Jeannet trouve ici l'expression de ma reconnaissance de m'avoir sensibilisé à des modes de pensée que ma formation scientifique m'avait fait réprimer pendant longtemps.

palpables qu'il ne garderait rien pour lui, soit pour me ménager, soit pour me le resservir dans une situation moins détendue, et quelles étaient les garanties qu'il n'inventerait rien pour enrichir notre jeu ? Entre le psychologue et son client, la même difficulté existe en plus sérieux (puisque'il ne s'agit pas d'un jeu dans leur relation) : quels sont les moyens dont dispose le client pour s'assurer que son psychologue lui dit la vérité, toute la vérité et rien que la vérité ? Le client est contraint de faire confiance.

Veritas ex fraudibus

Depuis trente ans, il est devenu courant, en psychologie sociale, de donner à un « sujet » qui participe à une expérience des instructions qui ne correspondent nullement aux véritables intentions du chercheur. Certains chercheurs emploient même des « compères » afin de provoquer chez le sujet naïf l'attitude désirée pour le bon déroulement de la suite de l'expérience. Indubitablement, de telles procédures ont rendu possibles des contributions scientifiques d'un très grand intérêt. Et les chercheurs concernés ont, d'ailleurs, réussi à se maintenir la tête haute (moralement) en insistant pour que les victimes de telles tromperies soient dûment informées après l'expérience – au point qu'on trouve, dans certains codes déontologiques destinées à des psychologues²¹, un paragraphe spécial consacré à la nécessité de cette déconsignation. Inutile de dire qu'il existe au moins une expérience, où la duperie ne commence en réalité qu'après cette confession de pure forme.²²

Mais la procédure pose, en dépit de toutes les précautions oratoires, au moins quatre problèmes d'ordre psychologique, logique, moral et juridique.

Sur le plan psychologique, quelle peut être la crédibilité de la corporation (et de ses représentants) dont une des méthodes tolérées repose sur la tromperie ? Quel peut être l'impact effectif de discours scientifiques, développés dans des revues scientifiques supposées sérieuses et au-dessus de tout soupçon, lorsque ceux-ci s'appuient sur le mensonge ? Notamment : de quel garantie psychologique dispose le lecteur que l'expérience-supercherie a bien eu lieu avant la rédaction de l'article et que ce n'est pas l'article lui-même qui est un canular, pour mettre les choses au mieux ?

Sur le plan logique, la chose est évidente. La logique permet de traquer les Crétois qui mentent toujours, mais elle est rigoureusement impuissante à l'égard de cette nouvelle espèce de menteurs qui prétendent de temps en temps mentir et de temps à autre dire la vérité, mais en cachant la règle de leur procédure (ou en mentant à son propos, naturellement).

Quant à la question juridique, il me semble que ces chercheurs sont un peu à côté de leurs pompes. Les aveux *post festum* n'ont jamais eu la vertu de supprimer l'acte délictueux en tant que tel, même s'ils peuvent conduire à amadouer le juge ou à atténuer la peine, et il faut avoir une vision du monde mégalomane pour croire qu'on est libre de changer les lois les plus élémentaires en fonction de valeurs fixées par soi seul, ou par un groupe d'intéressés – en tout état de cause, le gang.

²¹ « American Psychological Association. Ethical standards of psychologists », dans *American Psychologist*, 1963, 18, pp. 56-60 « Berufsordnung des Verbandes Bernischer Psychologen », dans *Bulletin Suisse des psychologues*, 1982, 3, 5, 129-140.

²² L. Festinger & J.M. Carlsmith, « Cognitive consequences of forced compliance » *Journal of abnormal and social psychology*, 1959, 58, 203-210.

Moralement, la chose ne se discute même pas, elle est abjecte. Tous les discours et aveux ne la changeront pas, sinon pour l'embrouiller. Le tort est fait : au sujet, à la corporation, à la science.

Certains chercheurs ont cru pouvoir sauver la face en définissant l'expérimentation dans laquelle s'engage un sujet comme une situation où il y aurait un contrat qui entrerait en vigueur au moment où le sujet franchit la porte du laboratoire, ou au moment où il donne son consentement à participer à l'expérience, et qui prendrait fin au moment où le chercheur donne une information véridique au sujet. L'argument est décoratif, mais spécieux : comment parler de contrat, lorsque l'une des parties en ignore l'existence et la teneur, et lorsque l'autre partie viole sciemment le principe légal élémentaire de la bonne foi ? De plus, de nombreux sujets d'expériences psychologiques ne sont pas librement consentants : étudiants en psychologie, ils sont contraints de participer à des expériences en tant que sujets, sous peine de se faire mal voir par les enseignants ou même d'être pénalisés dans l'appréciation de leurs performances académiques. Le sujet « consentant et bien informé » des codes déontologiques de psychologues n'est, en fait, qu'à moitié consentant et complètement intoxiqué sur le plan de l'information.

Le problème de la vérité en psychologie

Il y a, selon les discours épistémologiques courants, trois façons d'établir une, ou la, vérité : l'analyse de la correspondance (ou concordance) entre le réel et le discours scientifique, l'examen de la cohérence interne (ou la consistance) du discours scientifique et enfin l'examen du degré de consensus établi entre les spécialistes d'un domaine scientifique. On peut y ajouter quelques critères plus pragmatiques : les éléments mis en évidence (notamment les faits) peuvent-ils être observés ou provoqués par autrui (répétabilité) ? Les éléments du discours permettent-ils de faire des prédictions sur l'avenir ? Le discours scientifique donne-t-il les moyens de contrôler certains phénomènes ?

A examiner ce qui, globalement, est en circulation sous l'appellation « psychologie », on constate qu'aucun de ces principes ne peut être invoqué pour réclamer un statut de vérité aux discours de la psychologie et que, si une certaine conformité aux exigences existe dans quelques cas, cette dernière est généralement suffisamment faible pour ne pas satisfaire à l'examen critique.

La correspondance entre les discours psychologiques et le réel qu'ils concernent n'est cependant pas toujours nulle. La situation est un peu plus complexe. Premièrement, il y a le problème de l'interaction possible entre l'objet du discours et le discours lui-même, ou entre l'objet du discours et celui qui connaît le discours. Ce problème est général à ce qu'il est couramment convenu d'appeler les sciences humaines. Deuxièmement, il existe des théories psychologiques satisfaisantes pour de nombreux psychologues, mais tautologiques ; dans la théorie freudienne, par exemple, le postulat fondamental que l'on peut caricaturer ainsi : « vous avez un inconscient et si vous ne l'admettez pas cela tient au fait que vous avez des résistances (inconscientes) à l'admettre » révèle peut-être, et même vraisemblablement, une vérité tout à fait fondamentale. Malheureusement il entraîne la non-vérifiabilité de l'énoncé puisque celui-ci n'est plus une hypothèse à infirmer, mais un dogme ou un axiome qui ne se questionne plus (le fait de questionner l'entité pouvant déjà être considéré comme preuve satisfaisante de son existence). Dans la mesure où le discours psychanalytique a un sens (et je pense qu'il en a un), il ne s'insère donc ni dans la classe des discours scientifiques, ni dans la

classe des discours philosophiques. La psychanalyse constitue un discours complètement nouveau dont les modalités formelles nous échappent encore largement, mais dont la puissance heuristique pour la saisie et la compréhension du sens dépasse vraisemblablement de beaucoup la portée des formes rhétoriques classiques. Troisièmement, les discours psychologiques opèrent manifestement une réduction massive par rapport à la richesse du réel ou, plus précisément, soit ils réduisent un segment bien délimité du réel à un discours d'une banalité un peu affligeante, soit ils ne rendent pas justice au réel dans sa densité et sa complexité. La trame conceptuelle du discours psychologique et le crible de sa saisie des phénomènes ne sont manifestement pas en proportion satisfaisante avec l'abondance des variétés comportementales que nous rencontrons continuellement dans notre réalité de tous les jours.

L'exigence de cohérence ou de consistance est difficile à satisfaire : toutes les théories globalisantes ou généralisatrices souffrent d'inconsistances identifiées ou soupçonnées. Les modèles formels du comportement cognitif infantin développés par Piaget (groupements, groupe INRC), par exemple, sont à la fois non satisfaisants du point de vue logique et insuffisants du point de vue psychologique. Ainsi formulés, ils décrivent, en partie, des comportements qui n'ont jamais été observés et postulent certains comportements hautement improbables chez des enfants de l'âge envisagé.²³ La théorie de Hull²⁴ – il s'agit d'une théorie abstraite décrivant les processus d'apprentissage – est connue, en dépit de sa beauté, de son élégance et de sa rigueur, pour être à la fois inconsistante et incomplète. Et ainsi de suite. Certes, il existe des théories qui paraissent être consistantes, mais il s'agit de théories très partielles (ou locales). Comme ailleurs, il faut abandonner l'ambition de généralité pour être consistant, ou accepter le risque d'être inconsistant pour accéder à la généralité.

Quant au consensus, n'en parlons pas. Les psychologies contemporaines sont tellement morcelées que le consensus est inexistant, ou alors existant, mais sur une surface tellement limitée qu'on doit le négliger.

La répliquabilité des faits, exigence primordiale pour qu'un discours scientifique puisse acquérir son statut d'objectivité, pose de nombreuses questions. Tout d'abord, il existe des expériences célèbres qui n'ont jamais pu être proprement répétées²⁵ (et qui, malgré tout, ont été généralisées et même transposées aux champs d'application !). Par ailleurs, on sait malheureusement que la conviction intime du chercheur pourrait avoir une influence sur les résultats qu'il obtient : tout paraît se passer comme si le réel tentait d'arranger les choses pour que les hypothèses du chercheur se confirment.²⁶

La prédiction en psychologie est généralement rendue difficile par l'existence des erreurs de mesure qui sont souvent très importantes. En fait, on peut faire des prévisions statistiques assez globales pour des groupes d'individus, mais comme le destin individuel est géré par d'innombrables facteurs incontrôlables et imprévisibles, la prévision au niveau individuel n'est jamais possible avec un degré de certitude supérieur à la conjecture banale qu'un bon sens un peu expérimenté aurait permis d'obtenir sans trop d'efforts (et à moindres frais).

²³ R. Droz « Operazioni », dans *Enciclopedia*, 1980, Vol. IX. Torino, Einaudi, pp. 1051-1076.

²⁴ C. L. Hull, *A. Behavior system*, New Haven, Yale U. Press, 1952.

²⁵ Les plus célèbres sont celles de Neill S. Miller sur le conditionnement de certaines fonctions du système nerveux autonome qui posent d'énormes problèmes de répliquabilité, mais qui servent de base théorique aux techniques de bio-feedback (dont l'efficacité dans certaines situations est incontestée).

²⁶ Voir notes 6 et 7, ci-dessus.

Enfin, la possibilité de contrôler les phénomènes concernés pose alors un problème fondamental, moral et psychologique, dans le champ concerné ici. Moral, parce que – sachant par preuves historiques multiples que le comportement de beaucoup d'êtres humains peut être contrôlé par la force et par le pouvoir – la possibilité de contrôler le comportement ne peut pas être attribuée de manière univoque à une cause connue. Le contrôle peut être obtenu par les facteurs empiriquement manipulés (donc par les facteurs théoriquement mis en évidence), mais le contrôle peut également être le produit d'une relation de pouvoir particulière, non explicitée et non spécifiquement désirée, entre le psychologue (détenteur du pouvoir) et le sujet. Psychologique, parce le phénomène concerné, le comportement d'autrui, ne peut pas être considéré comme indépendant de la théorie qui constitue le moyen de contrôle.

Reste à se demander ce à quoi peut contribuer la psychologie. Je pense qu'elle n'est pas aujourd'hui en mesure de développer des théories qui peuvent se prouver ou se démontrer par des faits solides et sûrs²⁷. Ce qu'elle peut par contre produire, ce sont des éléments de connaissance, empiriquement fondés et théoriquement interprétés, qui s'articulent en discours qui paraissent plausibles au sein de la communauté scientifique et qui, à un moment ou un autre, pourront s'intégrer et se coordonner. Au niveau des pratiques de la psychologie, il me semble indispensable de développer des stratégies d'évaluation de l'intervention qui dépassent en qualité et en portée générale les trop timides et trop partielles tentatives disponibles. Cette position de prudence ne veut nullement encourager à négliger la théorisation au profit d'une expérimentation purement centrée sur la production de faits, ou à une pratique d'orientation exclusivement pragmatique. Bien au contraire. Mon but est de défendre une sorte de modestie à l'égard d'un champ de connaissance qui est en devenir, mais dont personne ne saurait être certain qu'il a déjà trouvé sa place exacte ou ses méthodes définitives. Et de promouvoir les pratiques psychologiques qui s'orientent davantage par rapport aux problèmes concrètement posés qu'en regard de prétentions totalitaires de positions théoriques qui se présentent comme véridiques.

Epilogue

Je suis parti de la thèse qu'il existe chez l'homme une sorte de besoin de certitudes et de vérités dont la fonction est probablement de lui rendre viable une réalité souvent en changement et fréquemment imprévisible ; dont la fonction serait, en somme, de lui assurer, quelque part dans son champ existentiel mouvant, un havre de paix. La connaissance scientifique que nous tentons de fabriquer ne serait alors qu'un cas particulier et privilégié de cette recherche de sécurité et de stabilité.

Prenant quelques exemples en psychologie, j'ai tenté de montrer que cette recherche des vérités rencontre de nombreux obstacles et que tout porte à penser que l'homme (ou du moins le psychologue) paraît disposé à s'accommoder d'états de faits qui ressemblent à des vérités, tout en ne satisfaisant pas entièrement aux conditions formelles qu'on pourrait invoquer pour distinguer une vérité de son approximation. On tente d'oublier les mensonges, les omissions,

²⁷ Je sais que beaucoup de psychologues sont d'accord avec moi sur cette nécessité de grande prudence. Du moins, en privé, dans la discussion personnelle. Il est alors d'autant plus angoissant de voir que les discours officiels, ceux des manuels, des articles scientifiques, des vulgarisations, affichent des sécurités et des certitudes, escamotent autant la critique que les doutes - bref, reflètent une attitude dont on ne sait pas si elle est conditionnée par la peur de la critique provenant des sciences établies ou par l'orgueil.

les ignorances, les erreurs, les inexactitudes – inévitables, du moins en partie – pour ne garder que ce qui est sécurisant.

Tout paraît se passer comme si la connaissance scientifique, elle aussi, devait nous fournir les absolus que nous donnent les révélations transcendantes, la patrie, la langue maternelle, la culture appropriée et la dominance de la main droite (on s'en douterait : je suis agnostique, ambidextre, bilingue, bi-culturel et je sors d'un pays, la Suisse, tellement compliqué, que ma notion de patrie se réduit à la connaissance du lieu d'origine de ma famille où je n'ai, naturellement, jamais vécu).

Mais est-ce de la folie que de refuser – momentanément et dans un secteur bien limité – le confort des demi-vérités ? Je suis prêt à admettre que le scepticisme est un vilain défaut, mais j'aimerais qu'on me concède que le droit au doute est à la fois le privilège et le devoir de celui qui cherche.

Rémy Droz

www.contrepointphilosophique.ch

Rubrique Philosophie

Novembre 2003